Dans la légèreté de l’ivresse, il semble que tout flotte et perde consistance, s’étiole et se love finalement dans l’oubli. Les mains moites et poisseuses, les lèvres douces-amères, les regards abrutis de plaisir et de bêtise se fondent dans un même néant. La réalité s’échappe, coule, fuit de partout, pendant que les corps ainsi caressés, bercés par l’obscurité rassurante s’y livrent complaisamment.

Lassée et triste la plupart du temps, je finissais toujours par retrouver la familière sensation de réconfort et m’engouffrais dans l’abysse promise avec un empressement terrifiant. Parfois, lorsque je passais dans la rue devant une vitre, et que j’y apercevais mon terrible reflet, à peine rhabillée après m’être soulagée comme un chien derrière une voiture, j’étais prise d’une honte absolue à nous voir ainsi, moi et ma bouteille, l’air débraillé et proprement vidées. Je me promettais alors comiquement d’arrêter, la bouche pâteuse. Je trouvais ça trop doux cependant, mes nuits d’ivresse, même lorsque les baisers se faisaient méchants à force de vouloir se perdre dans ma bouche, même lorsque j’en ressortais toute meurtrie, toute bleuie, c’était doux. Parce qu’au réveil, l’angoisse lancinante, visqueuse, remontait dans ma gorge comme de la bile. Une nouvelle journée me tendait ses bras noueux et sales, et comme j’avais envie de lui arracher ses bras à la réalité, pour la torturer un peu et qu’elle arrête de m’étreindre comme ça. Qu’elle m’étouffe pour de vrai, à la fin, qu’elle me ronge, me dévore, me déchiquette, qu’elle fasse preuve d’un peu d’imagination et de nouveauté, la minable tortionnaire ! J’en avais, moi, des tas et des tas de souffrances potentielles à m’infliger, tout plein d’idées de tortures tout à fait violentes et sanguinolentes, mais bien plus sympathiques que la boue grisâtre dans laquelle j’avais l’impression de me débattre. Le pire était peut-être que, dans mes grands fantasmes de pseudo-auteure, je pensais pouvoir parvenir à la semer, à la tordre un brin, à la rendre supportable si ce n’est agréable (belle, peut-être?). Naïveté de mes débuts… L’infâme réalité, dégoûtante, suintante de vie crasse m’écrasait parce que je lui devais tout. Il fallait m’en goinfrer, de ce pain maussade.

Afin d’accomplir ce que je croyais être ma mission sur terre (quoi d’autre sinon?), je me gavais donc du train-train quotidien. C’était le métro bondé, puant, pour aller au travail et en revenir, c’était le travail lui-même, pour bouffer et boire, et puis la sociabilité forcée, les gens, tous les mêmes, trop heureux ou pas assez. Je les observais, les épiais, me triturant les méninges pour en ressortir des personnages intéressants, au moins des traits de caractère un peu originaux, mais rien, jamais rien. Ils étaient tous trop plats, trop réels, trop engoncés dans leur petite vie et leurs habitudes, l’un avait des enfants, l’autre pas, une autre encore adorait son travail, mais sa collègue, ô misère, lui cassait les pieds… Dans l’ensemble tout un chacun se contentait de l’étroitesse d’une vie ennuyeuse, et moi-aussi, ma vie était ennuyeuse.

J’essayais, avec une ténacité exemplaire je dois dire, de le vaincre, l’ennui, afin de trouver un peu de bonheur et de distraction quelque part, et me créais pour cela des histoires d’amour romanesques et fantasques avec l’homme ou la femme du moment, et lorsque leur langue amourachée se mêlait à la mienne, je me persuadais de quelque chose de beau, de quelque chose de bon et de différent. Mais, à vrai dire, je n’éprouvais jamais que de la répulsion pour les jeux salivaires. Et puis, quand nous passions du temps ensemble, j’avais l’impression de patauger dans ce même gris que je voyais partout, et agacée par la monotonie désespérante de nos échanges, j’y coupais le plus souvent court, assez brutalement d’ailleurs. Même pendant l’amour, je ne profitais en rien et ne songeais qu’à saisir la substance littéraire du moment, pressant les corps désireux contre moi pour absorber un peu plus de leur parfum, qui, lui, m’emmenait dans le paradis des ailleurs, déçue de la fièvre maladroite et de toute l'agitation superflue qui animaient mes partenaires du naturel que je voulais absolument fuir. Au travers d’eux, muses en devenir, bientôt figées dans ma mémoire tout autrement qu’elles n’avaient été, je pourchassais l’inspiration, peut-être l’orgasme, un trop plein analogue à celui que les grands avaient dû ressentir, je ne sais pas. J’échouais chaque fois lamentablement, puisque je ne parvenais ni à vivre la jouissance physique que j’espérais, ni à en tirer l’inspiration dont j’avais tant besoin, dans un entre-deux fantomatique et douloureux. Trop palpables et trop fuyants aussi, qu’ils étaient, ces êtres insatisfaisants.

Une nuit, en sortant d’une de mes séances d’exercice à l’amour (ou de style, cela se confondait bizarrement), je fus prise d’un dégoût atroce face à mon impuissance à être là, avec les autres, au moment où on l’exigeait de ma personne. Mes partenaires me rassuraient toujours assez gentiment, presque avec pitié, quant à mes moments d’absence et mon incapacité à profiter concrètement des plaisirs du corps. Mais cette soirée-là, la jolie jeune femme qui m’avait entrainée chez elle après quelques oeillades de ma part, m’avait soufflé entre deux baisers qu’elle avait l’impression de baiser un cadavre, que mes regards mourants sur son corps rosi par l’envie créaient un étrange, mais lubrique, contraste . La froide analyse que je faisais de ses mouvements au dessus de mon corps inerte voilait mes yeux et mon visage entier d’une noirceur morbide, et apparemment tout cela l’excitait puisqu’elle me regardait la contempler, et s’efforçait d’offrir à ma soif d’images des postures artificielles qu’elle ne gardait qu’un temps, comme pour un photographe. Tout était factice, truqué, j’en avais une conscience aigüe mais jamais une femme ne m’avait parue plus belle ou plus désirable, et tandis qu’elle se tordait ainsi pour moi, toute aguicheuse, je me masturbais frénétiquement, en fantasmant sur la scène que j’écrirai plus tard grâce à elle. J’avais joui avec une autre pour la première fois de ma vie. Ou plutôt, face à une autre, à côté d’une autre, égoïstement, littérairement si l’on veut.

Je ressassai le moment avec honte et amertume dans les rues glacées de janvier, l’air un peu hagard, et comme pour me punir de mon voyeurisme monstrueux, je réprimai avec violence le début d’excitation qui se propageait pernicieusement le long de mon corps. Il était tard, j’avais horriblement froid, mal aux jambes, mal au cœur et une irrépressible envie de vomir. Les rares passants se hâtaient, effrayés par les lumières grelottantes et blafardes. Ils disparaissaient à peine aperçus, tandis que j’aurais aimé pouvoir les aborder, les toucher, retrouver un peu de mon humanité entre leurs bras chauds. Je souris tristement à la pensée que je n’aurais rien ressenti du tout et que j’aurais probablement fui, mal à l’aise, et continuai ma route jusqu’au magasin le plus proche. J’étais en pleurs pendant que je payais ma nouvelle bouteille, déjà soulagé pourtant à l’idée que, bientôt, ce serait fini.